

Oraison funèbre

DE

MGR LOUIS-ZEPHIRIN MOREAU

Prononcée dans la cathédrale de Saint-Hyacinthe

PAR

MGR PAUL BRUCHESI

ARCHEVEQUE DE MONTREAL

Le texte sténographique de ce discours a déjà été publié par plusieurs journaux quotidiens ; celui que nous donnons ici a été approuvé et revu par Monseigneur lui-même.

*Opus consummavi quod dedisti mihi ;
J'ai accompli l'œuvre que vous m'avez
donnée à faire.*

(S. JEAN, CH. XVII, V. 4.)

Excellence, Messieurs (1),

Mes frères,

Il y a quatre mois à peine, la piété filiale, l'estime ou l'amitié nous réunissaient tous auprès du trône du vénérable évêque

(1) Mgr Falconio, délégué apostolique au Canada ; NN. SS. d'Ottawa, Antigonish, Pembroke, Charlottetown, Nicolet, Valleyfield, Burlington, Trois-Rivières, Druzipara et Tubuna.

de ce diocèse, pour célébrer vingt-cinq années de vertus et d'apostoliques travaux. Quelle fête que ce jour du 16 janvier 1901 ! Quel concert de félicitations, de louanges et de vœux ! Parmi le clergé et les fidèles, au sein des familles et dans le cloître, partout, quels transports d'allégresse ! J'entends encore, ce me semble, les orgues de cette église qui chantent, et les voix et les cœurs qui chantent avec elles : *Dominus conseruet eum* ; que le Seigneur nous le garde encore longtemps ; — *ad multos et felices annos* ; à vous, père et pontife, longues et heureuses années ! Et lui, l'humble prélat, en présence de l'auguste délégué du Saint-Siège et de ses collègues dans l'épiscopat, disait : *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* ; à vous seul, Seigneur, tout honneur et toute gloire. Comme votre pieux serviteur, Martin de Tours, je ne refuse pas le labeur, si je puis être encore utile à votre peuple ; mais pourtant, ma course n'a-t-elle pas été assez longue ? C'est au ciel que je pense, c'est au ciel que j'espère ; ô Dieu qu'il soit fait de moi suivant votre volonté.

O mes frères, nous demandions à Dieu pour lui de longues années, et Dieu à notre prière n'accordait que des jours.

Nous sommes au 24 mai, fête de Notre-Dame-Auxiliatrice. La scène a bien changé. Pénétrez avec moi dans une modeste chambre de l'évêché de Saint-Hyacinthe. Le voici maintenant gisant sur sa couche, le pieux évêque que nous avions acclamé. Débile, pâle, il souffre d'une maladie qui l'a atteint depuis quelques jours, et que la science et le dévouement le plus pressé ont été impuissants à guérir. On sent que c'est la fin. Les disciples, les fils aimés sont là, émus, attristés auprès de leur père, comme les membres de la tribu se

réunissaient jadis autour du patriarche mourant. L'huile sainte vient oindre ces yeux qui, si souvent, se sont reposés sur l'hostie consacrée et sur le crucifix ; sur ces oreilles qui ont entendu les confidences de tant de pécheurs et de malheureux ; ces lèvres qui n'ont proféré que des paroles de vérité et de douceur ; ces mains qui ont absous tant de coupables repentants et communiqué à tant de jeunes lévites l'ineffaçable grâce du sacerdoce ; ces pieds qui n'ont jamais quitté le chemin de l'honneur et du devoir. " Partez de ce monde, âme chrétienne ". Marie, votre douce mère, est là pour vous porter elle-même à son divin Fils, votre juge suprême, partez. Encore un soupir, pas d'agonie, pas de douleur, mais c'est fini. Le jubilé éternel commence dans les cieux ; et sur la terre, c'est le deuil. La voilà donc éteinte cette vie si précieuse devant Dieu et devant les hommes ; il a donc cessé de battre ce vieux et noble cœur, et vous venez aujourd'hui, mes frères, lui rendre vos derniers devoirs.

Il ne m'appartenait pas, me semble-t-il, de revenir devant vous pour me faire l'interprète de votre douleur comme au 16 janvier dernier je m'étais fait l'interprète de votre joie. Mais comment eus-je pu ne pas me rendre aux désirs de toute la famille épiscopale en deuil, et à la prière instante de celui qui demain va commencer à présider aux destinées de cette église et de ce diocèse ? J'essaierai donc de parler, mais vos cœurs suppléeront à l'insuffisance de mon discours. Du reste, l'éloge de Mgr Moreau est fait déjà, et fait avec une éloquence supérieure à la plus sympathique parole. Il est fait par les regrets et les larmes de tout un peuple, et par ces démonstrations de vénération et d'affection filiale qui, hier, ont donné à la trans-

lation des restes du regretté pontife le caractère d'une véritable marche triomphale.

Vous connaissez, mes frères, le cri spontané d'une femme du peuple à la mort de Lacordaire : " Nous avons un roi et nous l'avons perdu ". Lacordaire avait été, en effet, le roi de l'éloquence. Pour vous, prêtres et fidèles de Saint-Hyacinthe, n'avez-vous pas tous dit dans votre cœur, en apprenant l'épreuve qui vous frappait : " Nous avons un père et nous l'avons perdu " ?

La veille de sa passion, Notre-Seigneur disait à son Père céleste, en présence de ses apôtres : *Opus consummavi quod dedisti mihi* ; j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire. Heureux le citoyen, le prêtre ou l'évêque qui, arrivé au terme de sa carrière, peut en toute sincérité, mais avec humilité, se rendre le témoignage d'avoir fidèlement exécuté les volontés du divin Maître. Proclamons-le sans crainte, mes frères, de l'évêque de Saint-Hyacinthe, il a accompli et dans tous les détails l'œuvre dont le ciel l'avait chargé : *Iota unum non preteribit donec omnia fiant.*

Tout homme a sa mission ici-bas. Pourrait-il en être autrement lorsque les êtres, même sans raison, ont leur place marquée dans l'univers dont ils forment l'ordre et l'harmonie ? lorsque tous ont un but à atteindre et qu'ils l'atteignent forcément sous l'impulsion toute puissante du créateur : le grain de sable sur le rivage de la mer, la fleur dans les bois, le cèdre sur les montagnes et les astres au firmament ? Mais ces êtres inférieurs ne sauraient se soustraire aux lois qui les gouvernent. Il n'en est pas ainsi de nous. La fin nous est montrée, nous n'y sommes point poussés aveuglément. Nous devons tendre vers elle avec une parfaite

liberté. En un mot Dieu nous appelle : c'est le mystère de la vocation des âmes. Ouvrez l'Évangile. Jésus veut des apôtres, il fait son choix. Sur les bords des lacs, sur les grandes routes, jusque dans une maison de négoce, il voit quelques pauvres hommes. Vous savez leurs noms. C'est eux qu'il désire à sa suite, c'est par eux qu'il veut convertir le monde. Il leur fait un signe, il leur dit une parole ; et ces hommes, aussitôt, quittant famille, amis, tout ce qu'ils possèdent, s'attachent à lui comme au Maître pour qui ils vont vivre et mourir. Or, cette scène se répète sur la terre depuis dix-neuf cents ans. Jésus a toujours besoin d'apôtres et d'ouvriers, et il appelle toujours. Mais que sa manière d'appeler est variée, admirable, touchante, vraiment divine. Il appelle Paul, au moment où celui-ci ne rêve que persécution et effusion du sang chrétien ; Augustin, dans la méditation des Écritures et par la voix éloquente d'Ambroise ; Vincent de Paul, dans les champs où il garde les troupeaux ; François de Sales, au milieu des exemples édifiants du foyer paternel ; François-Xavier, au pied de la chaire d'Ignace ; François de Borgia, en présence du corps inanimé de la reine Isabelle. Il va dans des palais, mais le plus souvent dans les chaumières. Il touche, il inspire, il émeut. Et les voici qui se présentent, qui accourent les disciples, les ouvriers évangéliques de tous les âges ; ils arrivent par légions comme ces bataillons de soleils que le prophète nous montre sortant du néant à la voix du Créateur.

L'appel divin a souvent retenti dans notre pays, et certes nombreux sont les cœurs fidèles qui l'ont compris.

Mgr Moreau était bien jeune quand il l'entendit au sein de sa pieuse famille, dans le modeste village de Bécancour, lieu

de sa naissance. Il se donna tout de suite et sans réserve. Rien qu'à le voir on comprend qu'il n'est pas fait pour le monde ; sa ferveur dans la prière, en même temps que ses aptitudes naturelles le font distinguer des autres enfants de son âge. Evidemment il sera prêtre un jour. Mais il faut un noviciat au sacerdoce. De longues études préliminaires sont nécessaires.

Ces études entraînent des dépenses considérables, et la famille du jeune homme est pauvre. Le curé de la paroisse apparaît ici, comme tant d'autres avant lui et tant d'autres après lui ; il ouvre son presbytère à l'enfant de prédilection. Il se fait son maître, l'initie aux éléments de la langue latine, et bientôt le met en état de pouvoir être admis, au collège de Nicolet, dans la classe de versification. Le cours s'achève et l'écolier réalise le désir de ses jeunes années. Il revêt l'habit des clercs, partage le dévouement de ses directeurs et devient lui-même professeur à son tour. Qu'est-ce que l'avenir lui réserve ? Il l'ignore, mais son unique ambition alors, comme plus tard, tout le cours de sa vie, est de faire l'adorable volonté de Dieu.

Il appartient au diocèse de Québec ; c'est là, n'est-ce pas que devra être tout naturellement le théâtre de son zèle et de ses travaux ? Lui-même y pense sans doute ; et qui sait si, dans les beaux rêves que fait sa piété ardente, il ne se voit pas déjà dans quelque modeste paroisse, se dépensant pour le salut des âmes. Eh bien, non. Ce n'est pas à Québec que Dieu le veut. Ici, admirons, mes frères, suivant la parole d'un écrivain catholique du dernier siècle, ces belles trames que fait avec la vie de ces hommes la Providence, dont l'Écriture a dit qu'elle arrive à ses fins avec autant de force que de suavité : *suaviter et fortiter*.

Le jeune ecclésiastique tombe malade ; son état de langueur et de faiblesse frappe tout le monde, et Mgr l'évêque de Québec ne croit pas prudent de lui ouvrir les portes du sanctuaire. C'est l'heure d'une épreuve douloureuse ; mais quelle épreuve sanctifiante, parce qu'elle est courageusement acceptée ! et en même temps quelle épreuve bénie, puisqu'elle va faire entrer le lévite dans la voie qui lui a été marquée !

Suivant l'inspiration de son cœur et du ciel, il vient à Montréal, se présente avec confiance à Mgr Bourget, lui fait part de ses inquiétudes et de ses désirs. Quelques jours plus tard il avait sa chambre à l'évêché. La santé lui revient, il reçoit les saints ordres et Mgr Bourget l'attache à sa personne comme assistant secrétaire, puis maître des cérémonies, et aumônier des pauvres à l'hospice de la Providence. Pendant quelques années l'abbé Moreau sera le témoin du zèle infatigable et de l'administration éclairée d'un grand évêque. Sans le savoir, il va se former à la vie d'apostolat que lui sera demandée plus tard.

Saint-Hyacinthe est érigé en diocèse ; et Mgr Prince, le coadjuteur de Mgr Bourget, en devient le premier évêque. L'abbé Moreau est invité à le suivre. Il est fait son secrétaire ; le voilà conduit par le Seigneur dans ce qu'on peut appeler pour lui la terre promise. Quels travaux n'y accomplit-il pas ! quelle prudence, quelle discrétion, quelle bonté il manifeste dans tous ses actes ! Tous ceux avec qui il entre en relations l'admirent et l'aiment. Il se montre le confident, le disciple zélé de son évêque, comme il le sera, et pendant plusieurs années, des deux autres pontifes, Mgr Joseph LaRocque et Mgr Charles LaRocque, qui l'honoreront également de leur confiance. Mais l'heure décisive va sonner. Mgr Charles LaRocque vient de

descendre dans la tombe, l'Eglise de Saint-Hyacinthe attend un nouveau pasteur. Le pasteur est tout trouvé ; il est prêt. Le clergé et les fidèles le désignent pour cette charge redoutable. Le Saint-Siège exauce le vœu du diocèse tout entier et ratifie le choix de l'épiscopat. Le 16 janvier 1876, l'abbé Moreau est sacré évêque ; les années de préparation toute providentielle sont passées, une grande œuvre lui est confiée et il va l'accomplir avec le dévouement et l'ardeur d'un cœur que Dieu lui-même a façonné.

Mes frères, ce fut votre bonheur de le posséder vingt cinq ans au milieu de vous. Ce qu'il a été pendant tout ce temps, je le disais ici même, en ces fêtes jubilaires que votre gratitude et votre affection firent si touchantes et si joyeuses. Ce ne sera pas me répéter que de proclamer que vous avez eu à votre tête un évêque, vrai modèle de piété, de zèle pastoral et de paternelle bonté.

Pieux, Mgr Moreau l'a été dans toute la force et la beauté de ce grand mot. La piété n'a fait que grandir en lui du berceau à la tombe. On pourrait dire qu'elle a fait le fond de son âme. Elle a imprimé son cachet sur chacun de ses actes. Je parle de cette piété dont saint Paul a célébré les effets merveilleux pour la vie présente et pour la vie future ; de cette piété, don de l'Esprit-Saint, qui détache complètement l'âme de toutes les jouissances terrestres, pour ne lui faire trouver de consolation, de repos et de douceur qu'en Dieu. Tel m'est toujours apparu Mgr Moreau. Tout était surnaturel dans sa conduite. S'est-il jamais recherché lui-même en quoi que ce soit ? A-t-il eu la moindre ambition humaine ? A-t-il laissé prendre son cœur aux biens de ce monde ? Non, et ceux qui ont vécu dans son intimité

sont ici pour nous le dire. Il n'a recherché sans cesse que le bon plaisir du Père céleste comme il n'a travaillé que pour sa gloire. Penser à lui, vivre en union avec lui, faire chaque chose sous son divin regard était devenu pour lui habitude facile. C'a été de tout temps l'habitude des saints. Il priait beaucoup et avec quelle ferveur ! N'a-t-on pas dit que dans ses dernières années surtout il priait constamment ? Son travail lui-même, sanctifié par la foi, devenait une prière. L'oraison, l'étude de l'Écriture Sainte, la lecture spirituelle, la visite au Saint-Sacrement, tous ces exercices qui sont pour ainsi dire la vie du bon prêtre, il y était fidèle, vieillard, comme le plus fervent des séminaristes. Et le rosaire, comme il l'aimait ! comme il le récitait souvent ! Le rosaire n'était-il pas son confident, son ami, son consolateur dans la peine ? Que de fois il a répandu sur lui le trop plein de son cœur ! Son amour envers la très sainte Vierge allait de pair avec sa dévotion envers l'Eucharistie et le Sacré-Cœur. Il se manifestait dans ses discours intimes, comme dans les lettres pastorales qu'il adressait à son peuple. Or la source de toute sa piété quelle était-elle ? La foi, une foi ardente qui lui faisait adorer avec bonheur les mystères de la religion, et le portait à s'incliner avec le plus profond respect devant toutes les décisions de l'Église et du Souverain-Pontife. Je pourrais dire qu'il avait la dévotion du pape. Aussi, était-ce vers le pape que ses regards étaient tournés sans cesse, et à la Chaire infallible de Pierre qu'il demandait l'inspiration de ses directions et de ses enseignements. Tout ce qui venait de là était pour lui sacré. La conséquence de ce filial amour de Dieu, de cette prière habituelle, de cette tendre soumission à la suprême autorité de l'Église, était une paix inaltérable au milieu

dés difficultés inséparables de l'épiscopat ; une sérénité d'âme qu'aucun événement humain ne pouvait troubler ; une inébranlable fermeté dans les décisions prises au pied du crucifix ; un abandon total et une confiance sans bornes en la Providence, une égalité d'humeur qui faisait instinctivement penser au doux prélat de Genève. Oui, la parole de l'apôtre s'est bien réalisée en sa personne : « La piété est utile à tout, elle a les promesses du temps et de l'éternité ».

En montant sur le siège de Saint-Hyacinthe, Mgr Moreau promit, qu'à l'exemple de l'Apôtre, il se dépenserait tout entier pour son troupeau : *Impendam et superimpendar pro animabus vestris*, Et sa promesse, il l'a fidèlement et admirablement tenue. C'était la formule même du zèle apostolique.

Notre-Seigneur disait de lui-même : « Je suis le bon Pasteur, le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ». Mgr Moreau s'est appliqué de tout temps à copier ce divin modèle.

Que de fois, au cours de vingt-cinq années, il a parcouru son diocèse, accomplissant le devoir si important de la visite pastorale ! Il allait donc, de paroisse en paroisse, portant partout les grâces et les bénédictions de Dieu, consolant les malades, et obtenant souvent pour eux la guérison qu'ils demandaient ; instruisant les fidèles, leur rappelant leurs devoirs et les reprenant doucement de leurs écarts ; étudiant avec soin la situation des différentes églises et s'intéressant à leurs besoins, confirmant les petits enfants ; tout à tous et ne rebutant jamais personne. Les fatigues, les intempéries des saisons, les chaleurs ardentes de l'été ne l'arrêtèrent jamais. Et ce n'est que lorsque l'âge vint le briser et engourdir ses pauvres jambes

qu'il cessa ses courses apostoliques. Mais alors, vous le savez, il pouvait compter sur un autre lui-même pour continuer son œuvre.

Le zèle demande à l'évêque d'instruire et de prêcher. Saint Paul le rappelait à son disciple Timothée, dans les termes les plus solennels. Mgr Moreau fut vraiment le directeur de son peuple. S'il n'avait pas une éloquence brillante, il possédait dans ses discours une onction, une simplicité, une clarté qui allaient au cœur. Ses entretiens, lors des visites pastorales, avaient, dit-on, quelque chose de la suavité des paraboles de l'Évangile. Il était visible que l'Esprit de Dieu les animait. En l'entendant, on songeait à cet humble curé d'Ars, éloquent sans le chercher et sans le savoir, et de qui l'histoire nous raconte tant de merveilleuses choses.

Mais c'est surtout par ses mandements et ses lettres pastorales, que Mgr Moreau s'est acquitté de l'obligation de prêcher et d'instruire. Ces mandements au nombre de deux cents et plus, je ne sais trop, sont des documents qui resteront la gloire de son apostolat. Tout s'y trouve : dogme, morale, liturgie, commentaires des encycliques du Saint-Père, conseils à la jeunesse, aux parents, au clergé, répression des abus du temps, appels à la charité, projets patriotiques, paternelles effusions de son âme. C'est là, dans ces nombreux volumes, où tant de sujets sont traités, que l'évêque se montre tout entier avec sa science, sa fermeté et son ardent désir du bien.

Sa dernière lettre avait trait, si je ne me trompe, à l'observation du dimanche. C'est une des plus belles œuvres que sa plume ait produites. Il faudrait aujourd'hui la faire entendre à tous les catholiques de notre Province. Vous le savez, mes frè-

res, et vous devez en gémir avec nous, le jour du Seigneur n'est plus respecté comme il devrait l'être et comme il l'était par nos pères. Ce jour du repos et de la prière, en combien de lieux ne le transforme-t-on pas en jour de divertissements publics et d'excursions plus que frivoles ! Liguons-nous, liguons-nous, chrétiens, il en est temps. Prenons garde que la profanation devienne générale, car elle ne manquerait pas d'attirer sur notre pays les châtiments du ciel. Fidèles de ce diocèse, il m'est permis de vous le dire, vous avez aimé votre évêque ; *defunctus adhuc loquitur*, mort il vous parle encore. Il vous dit d'observer le saint jour que le Seigneur s'est réservé ; écoutez-le, respectez ses ordonnances et ses désirs ; c'est le plus bel hommage que vous puissiez rendre à sa mémoire vénérée.

L'éducation a aussi occupé une grande place dans les sollicitudes et les labeurs de Mgr Moreau. Aurait-il pu en être autrement chez un tel pasteur ? L'éducation, mais n'est-ce pas la grande question pour un peuple ? Que seront en effet les générations de demain ? Elles seront ce que l'école les aura faites. Aussi, Mgr Moreau était-il sans cesse préoccupé de l'enfance et de la jeunesse. Il a su s'assurer, pour les former et les instruire, le dévouement éclairé de plus d'un ordre religieux ; il a même fondé une communauté destinée à enseigner les enfants des campagnes. Notre université a trouvé en lui un protecteur et un ami généreux, et son séminaire de Saint-Hyacinthe a occupé dans son cœur la place de choix à laquelle il avait droit. Il a encouragé de toutes manières les études ecclésiastiques ; et, désireux d'assurer aux aspirants au sacerdoce la formation demandée par les conciles et le Saint-Siège, il ordonnait naguère que les jeunes clercs de son diocèse, au sortir de leur

cours classique, iraient passer trois années complètes au grand séminaire de Montréal, sous la direction des maîtres aussi pieux que savants de cette célèbre institution. Il a été par cette mesure l'insigne bienfaiteur de son clergé.

Je n'ai pas tout dit et je ne saurais tout dire. Mgr Moreau a créé de nombreuses paroisses quand les besoins spirituels des fidèles le demandaient, et il a relevé des paroisses dont l'existence semblait menacée ; il a affermi auprès de son palais épiscopal l'établissement de ces fils de saint Dominique, que la Providence semble vouloir aujourd'hui diriger vers plusieurs villes de notre Province ; il a été le conseiller et le protecteur infatigable de ses communautés religieuses, partageant leurs inquiétudes et leurs peines comme leurs joies et leurs succès. Oui, il a été vraiment le zélé pasteur.

Et maintenant, comment parlerai-je de la bonté de Mgr Moreau ?

L'évêque est constitué par Dieu juge, législateur, docteur de son peuple, c'est vrai ; mais avant tout il doit être père. Et pourquoi ? Parcequ'il est ici-bas le représentant de Celui qui, tout puissant et éternel qu'il est, a voulu que nous l'appellions : « Notre Père qui êtes au cieux ». Or, de quoi est fait le cœur d'un père sinon de bonté ? C'est la bonté qui doit, plus que tout le reste, gouverner les âmes. L'homme résistera à la science, au génie, à la puissance ; il sera désarmé par la bonté. C'est la bonté qui toujours remportera les victoires les plus belles et les plus durables. N'est-ce pas Fénelon qui disait à ses prêtres : « Soyez pères, ce n'est pas assez, soyez mères ». O Dieu, qui nous avez un jour pris dans notre poussière, et qui, par un prodige de votre grâce, nous avez placés parmi les princes de votre

peuple; mettez en nous la bonté par laquelle on vous ressemble, la bonté qui se penche vers toutes les misères pour les consoler, la bonté qui court après le pécheur égaré, la bonté qui ouvre ses bras aux plus humbles et aux plus petits, la bonté qui attire, qui ne compte jamais avec le sacrifice et la peine, la bonté enfin qui inspire le dévouement jusqu'à la mort. Tel a été, mes frères, l'évêque que vous pleurez : un père, un tendre père pour chacun de ses diocésains. Dites-moi, parents qui m'écoutez, était-il bon quand vous lui portiez vos petits enfants pour qu'il les bénit ? Était-il bon, âmes tourmentées et affligées, quand vous veniez auprès de lui chercher des encouragements et des conseils ? Était-il bon, pauvres malades, quand vous veniez le conjurer de vous guérir au nom du Sauveur ? Religieux, vierges du cloître, était-il bon quand il allait vous visiter et que vous épanchiez votre cœur dans le sien ? Prêtres, vous surtout ses bien aimés fils et disciples, était-il bon quand vous recouriez à son expérience dans vos anxiétés et à sa tendresse dans vos douleurs ? De toute part, c'est la même réponse que j'entends : oui, il était bon, d'une bonté qui lui avait gagné l'attachement et la reconnaissance universelle. Est-ce qu'on ne l'appelait pas partout le bon Mgr Moreau, comme autrefois on appelait saint Vincent de Paul le bon Monsieur Vincent. Je ne sache pas de titre plus touchant ni plus glorieux que celui-là. Aussi, le bon Mgr Moreau est-il mort pauvre, parcequ'il avait donné aux pauvres tout ce qu'il possédait.

De tout ceci, mes frères, il me reste à tirer une conclusion et c'est une parole de saint Paul qui va me la fournir. L'apôtre pouvait sans crainte dire aux fidèles de son temps : « Soyez

mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ. » Eh bien, je vous dirai de votre évêque, catholiques de ce diocèse, imitez-le comme lui-même a imité Notre-Seigneur. Chacun, suivant votre condition ou votre état, dans la famille, dans la vie religieuse ou sacerdotale, imitez sa piété, son zèle et sa bonté. Prenez-le pour modèle, vous surtout qui avez charge d'âmes et dont il fut le père à un titre spécial.

O vénéré prélat, à nous vos collègues dans l'épiscopat, vous laissez le souvenir de votre sainte vie et de votre précieuse mort, et nous serons heureux si nous pouvons marcher sur vos traces.

Mais c'est vous, Mgr le coadjuteur, vous en qui nous saluons déjà l'Ange de cette Eglise en deuil, c'est vous qui ferez revivre parmi le peuple le père disparu. Vous avez été son fils de prédilection ; c'est à vous qu'il a voulu léguer le troupeau qui lui était si cher. Mieux que personne vous l'avez connu ; vous avez vécu dans son intimité, vous avez été formé à son école ; Mgr Moreau n'est donc pas mort tout entier ; Saint-Hyacinthe va le retrouver en vous. C'est le doux espoir qui aujourd'hui nous console. Elie nous a quittés, mais Elisée a hérité de son manteau et de son cœur.
